

L'identité chrétienne en Europe

L'identité personnelle

La question de l'identité – comme le remarque Robert Spaemann – n'est que depuis quelques dizaines d'années sujet de psychologie et des sciences sociales. Durant des siècles, elle appartenait au domaine de la logique et de la métaphysique. Dans ces sciences, le sens de ce terme se résume par la constatation que « chaque chose est ce qu'elle est ». L'identité définit donc la relation d'un être envers soi. Conformément à la métaphysique d'Aristote, les choses subissent des changements mais uniquement en ce sens que ce sont leurs attributs qui changent et non pas leur substance. Le changement de la substance signifie que la chose donnée a cessé d'exister, qu'elle fut détruite. En d'autres termes, on ne peut pas perdre son identité sans perdre son être. On ne peut pas perdre son identité sans perdre soi-même. Cela se rapportait aussi à l'homme en tant qu'homme donc un être à nature définie. Le problème de l'identité personnelle – constate Spaemann – n'apparaissait pas comme un problème théorique fondamental aussi longtemps que l'on disposait de la notion normative de ce qu'est la perfection de l'homme en tant qu'homme.

L'actuel débat psychologique et sociologique sur l'identité a son origine – d'après Spaemann – dans la pensée de John Locke qui sépare la notion de la personne de celle de l'homme. Etre une personne est devenu donc uniquement un attribut qui revient à ces êtres humains qui disposent actuellement de la conscience et de la mémoire. Cela mène au refus de reconnaître comme une personne non seulement un enfant conçu, mais aussi les enfants déjà nés jusqu'à leur première année de vie, les personnes mentalement handicapées ou à l'état de démence. Spaemann remarque que si nous suivions avec esprit de conséquence cette définition de la personne, il faudrait traiter les schizophrènes, les personnes à conscience désintégrée comme deux personnes. Et leur traitement devrait être juridiquement interdit, car il équivaldrait alors à l'anéantissement de l'une des deux personnes.

Le lien entre être une personne, la conscience de soi-même et le souvenir fait que „l'identité de la conscience de la personne – écrit Spaemann – n'est plus garantie par le fait

qu'elle est une identité de l'homme que chacun peut identifier comme par exemple un Joseph Schmitz – en cas de besoin par les empreintes digitales” ou autres données biométriques qui se trouvent dans son passeport ou bien – si nous menons nos réflexions sur le fondement chrétien – dans son certificat de baptême. Car, à base de ce certificat, nous pouvons apprendre que ce Joseph, fils de Jacob, est un homme et un chrétien, et plus exactement - un catholique. Mais, suivant l'état de sa conscience - peut-être - il n'est ni homme ni catholique. Et c'est la raison pour laquelle il envisage de se marier avec une autre personne qui se considère homme au sein d'une autre communauté religieuse qui admet une telle possibilité. On pourrait donc dire : « Il n'est plus le même homme », mais l'emploi du prénom « il » nous fait comprendre la contradiction interne d'une telle constatation.

Mais le problème n'est pas en ce que l'identité de la personne ne subit pas de changement. Le mot « identité » (le même) nous dit quelque chose sur la fidélité au passé et la continuité dans le temps. Nous nous rendons toutefois compte que l'homme subit dans sa vie divers changements, parfois très profonds. S'il ne changeait pas au sens: ne se développait pas dans le temps, il serait difficile de parler de fidélité à soi-même et à son humanité. Le changement au sens de « développement » est inscrit dans la nature humaine. L'homme n'est pas une pétrification. La seule fidélité au passé mènerait au fondamentalisme. La seule ouverture au futur peut créer le sentiment d'incertitude, de désorientation, peut mener à la trahison.

Une question alors se pose: quel changement est autorisé? Suffit-il donc de conserver ses empreintes digitales pour rester toujours le même homme ? A quel moment le changement est une conversion et à quel moment une trahison? L'identité de corporation, voire la loyauté envers la communauté qui nous a reçus, peut constituer l'un des niveaux de référence. Spaemann se réfère ici à un dicton populaire: „Rester fidèle à la foi de nos pères”. Mais la Bible nous montre le personnage d'Abraham appelé à quitter son pays natal.

La fidélité à soi-même, comme la fidélité aux ancêtres, est étroitement liée à la recherche fidèle et honnête de la vérité. La déclaration *Dignitatis Humanae* parle non seulement de la nécessité de garantir la possibilité de chercher librement la vérité, mais aussi du devoir moral de la chercher qui repose sur l'homme. « En vertu de leur dignité, tous les hommes, parce qu'ils sont des personnes, c'est-à-dire doués de raison et de volonté libre, et, par suite, pourvus d'une responsabilité personnelle, sont pressés, par leur nature même, et

tenus, par obligation morale, à chercher la vérité, celle d'abord qui concerne la religion. Ils sont tenus aussi à adhérer à la vérité dès qu'ils la connaissent et à régler toute leur vie selon les exigences de cette vérité » (2).

Il serait difficile de ne pas citer ici la célèbre phrase de la lettre du cardinal John Henry Newman au duc de Norfolk: « ...if I am obliged to bring religion into after – dinner toasts (which indeed does not seem quite the thing), I shall drink – to the Pope, if you please, - still, to Conscience first, and to the Pope afterwards. » (Si j'étais obligé – ce qui est très invraisemblable – de lever mon toast à la religion, je le lèverai au pape. D'abord cependant à la conscience et seulement ensuite au pape). L'intention du Cardinal fut – comme le commente Joseph Ratzinger – un soutien sans équivoque à la fonction du pape, et en même temps le rejet des conceptions erronées qui opposaient cette fonction à la conscience. Et bien la papauté se fonde sur le primat de la conscience et garantit ce primat de conscience. « Newman estimait – écrit le cardinal Ratzinger – que l'homme doit beaucoup plus obéir à la vérité discernée qu'à ses propres prédilections – même contre ses propres sentiments, contre les liens d'amitié ou de cheminement commun. Il est caractéristique que, parmi les vertus humaines, Newman souligne la prééminence de la vérité sur la bonté ou bien en le formulant de façon plus compréhensive pour nous, sur le consensus, sur la conciliation collective. Je dirais : nous pensons à une telle attitude lorsque nous parlons de l'homme de conscience. L'homme de conscience, c'est quelqu'un qui ne renonce jamais à la vérité pour la conciliation, le bien-être, le succès, le respect et l'approbation aux yeux de l'opinion publique ».

La voix de la conscience ne peut pas être identifiée avec la voix de la majorité. Elle ne concorde pas avec les revendications de l'autorité politique ou sociale ni avec les solutions qui pourraient socialement sembler être plus avantageuses. Il ne faut pas non plus l'identifier avec nos propres désirs et prédilections subjectifs. L'homme de conscience n'est pas un caméléon qui s'adapte aux circonstances existantes. Ce n'est pas un pragmatique qui choisit toujours les solutions les plus avantageuses. Ce n'est pas non plus un homme qui essaye d'organiser le monde à sa guise. C'est un homme fidèle aux valeurs, mais aussi prêt à changer ses opinions et ses habitudes lorsque la conscience le lui impose. La conscience nous fait sortir non seulement du piège du conformisme, mais aussi du subjectivisme, ce qu'il nous arrive trop facilement d'oublier. L'homme doit être toujours fidèle à sa conscience et tout acte contre la conscience est un acte contre sa propre identité personnelle. « Je n'ai jamais péché

contre la lumière » - écrit Newman – ce qui signifie contre cette possibilité de connaître la vérité qui me fut au moment donné accessible.

L'identité chrétienne

L'homme doit rester fidèle à soi-même, suivre son propre chemin. Spaemann remarque que cette expression, combien connue, nous ne la trouverons pas dans la Bible. Dans la Bible, on parle plutôt de renier soi-même au nom de la fidélité à Dieu. *Idia hodos*, « son propre chemin » chez Isaïe et dans la 1^{ère} Lettre de Pierre n'est pas synonyme de la fidélité, mais de l'égarement de l'homme.

L'identité chrétienne résulte étroitement de l'acte du baptême. Par le sacrement du baptême, nous sommes plongés dans la Passion, la Mort et la Résurrection du Christ. Nous devenons *christianoï*, ce qui veut dire « appartenant au Christ ». L'indique aussi le nom de la communauté chrétienne en grec que nous trouvons dans le *Kirche* allemand ou *Church* anglais : *Kyriaké* – ceux qui appartiennent au *Kyrios* ; *Ecclesia* – ceux qui sont appelés, sous entendu : par le Seigneur.

L'identité du chrétien n'est pas définie par le rapport envers soi-même, ou bien envers « la foi des pères », mais envers la personne de Jésus Christ. « Le critère de l'identité des convictions dans le christianisme, c'est l'identité de la personne qui est objet de foi » - écrit Spaemann. Par le sacrement du baptême, l'identification entre le chrétien et Jésus Christ a lieu. *Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ (Ga 3,27)* – nous lisons chez saint Paul. Un jour, je me suis entretenu avec un jeune Albanais qui allait faire son service militaire dans l'armée dans un pays musulman. Il s'est fait tatouer sur la partie extérieure de sa main, près du pouce, un grand signe de croix. Il l'a fait pour que ce signe soit visible et que l'on ne puisse pas l'enlever. Comme il le disait pour qu'il ne puisse pas renier le Christ. Mais le tatouage, on peut l'enlever bien qu'avec difficulté. Le sacrement du baptême imprime dans l'âme de l'homme le sceau de l'appartenance à Jésus, *sphragis* qu'il est impossible d'enlever. Le baptême est ineffaçable, même si – par quelque miracle – l'Eglise acceptait d'enlever cette information du registre de la paroisse.

Etant prêtre, j'éprouve de façon particulière cette identification avec le Christ en prononçant pendant la sainte Messe les paroles de consécration. Le prêtre doit les exprimer en

première personne : « Ceci est mon Corps... Ceci est mon Sang ». S'il n'a pas le courage de le faire, la consécration n'aura pas lieu, le Christ ne sera pas présent sur l'autel. L'identification sacramentaire de chaque chrétien avec le Christ est un don de grâce et un devoir. Cette dimension de don, je l'ai comprise pour la première fois lorsque, de façon pleinement consciente, j'ai exprimé les paroles que je répète maintenant, presque chaque jour depuis quelques années, pendant la sainte Messe : « Nous te remercions pour nous avoir choisis, pour que nous nous trouvions devant Toi et Te servions ». L'unité avec soi-même à laquelle le Christ nous permet d'adhérer est absolument extraordinaire. C'est cependant une unité ontologique. L'unité morale - vivre comme le Christ reste un devoir à réaliser. L'identification morale avec le Christ exige un permanent changement d'identité, changement qui s'appelle conversion. Exige la guérison de la nature individuelle à l'aide du remède qu'est la confession.

Il vaut la peine d'attirer ici votre attention sur un autre élément important de l'identité chrétienne, et plus exactement catholique. Dans le monde occidental, le lien avec *sacrum* est devenu quelque chose de personnel et en même temps complètement autonome par rapport à l'appartenance aussi bien à l'Eglise qu'à l'Etat. La rupture des liens entre la foi personnelle et l'appartenance à une plus vaste collectivité religieuse ou politique justifie la définition de cette forme de religiosité comme post-durkheimienne. Charles Taylor voit les fondements théologiques de cette nouvelle approche dans la vision protestante de l'Eglise. Car dans le catholicisme la médiation de l'Eglise en tant qu'institution salvatrice semble inévitable. Un catholique est, d'après Taylor, comme « un passager du bateau-Eglise pendant son trajet vers Dieu »¹. Un catholique, c'est donc un homme qui a confié son salut à la hiérarchie de l'Eglise qui lui communique en détails la volonté de Dieu. Il dépend de la médiation des personnes plus engagées spirituellement (prêtres et moines) qui par leur prière savent lui assurer la bienveillance du Seigneur.²

Dans le protestantisme, il ne peut pas avoir de passagers car il n'y a pas de bateau au sens catholique; il n'y a aucun mouvement commun qui porterait les hommes vers le salut. Chaque fidèle rame seul dans sa propre barque.³

¹ C. Taylor, Les sources de moi.

² Cfr. *ibidem*.

³ *Ibidem*.

Avec le temps, cette vision protestante de l'Eglise, rejetant l'idée de la médiation dans les affaires spirituelles remporta dans l'imagination de la société sur la version catholique et rendit possible ainsi le développement universel de l'individualisme religieux. Car, si le piétisme et les autres mouvements du passé, misant sur l'expérience spirituelle et directe du divin, considéraient que ce genre de révélation interne porte en principe le même contenu dogmatique que nous apprenons grâce à la théologie spéculative, sauf que l'on l'absorbe plus facilement et plus clairement et qu'elle mène par conséquent à l'institution du genre durkheimien, la *devotio postmoderna* semble principalement faire sortir les gens des Eglises traditionnelles. La religion cesse d'être perçue dans les catégories ecclésiales et même elle est de plus en plus souvent définie en opposition aux institutions religieuses traditionnelles, ce qu'exprime parfaitement l'expression si propagée: „Le Christ – oui, l'Eglise – non“. Pour un catholique, la tentative de séparer le Christ de Son Epouse bien-aimée – l'Eglise est absolument inimaginable. En outre, elle est pernicieuse car, au moment du baptême, c'est à l'Eglise que nous demandons le don de la foi, c'est à l'Eglise qu'agit le Saint Esprit qui assure la fidélité de la communauté à l'enseignement du Christ et qui rend Jésus accessible dans les sacrements.

L'identité chrétienne en Europe contemporaine

Que signifie aujourd'hui être chrétien en Europe ? Dans les textes des papes Jean-Paul II et Benoît XVI, nous trouverons une appréciation très critique de l'état de la civilisation européenne. « La culture européenne donne l'impression d'une « apostasie silencieuse » de la part de l'homme comblé qui vit comme si Dieu n'existait pas »⁴ - nous lisons dans *Ecclesia in Europa*. La crise culturelle que subit l'Europe contemporaine, Benoît XVI a défini comme « une haine pathologique de l'Occident envers soi-même »⁵. L'expression symbolique de cette tendance c'est la malveillance que les hommes politiques manifestent envers l'idée d'introduire le Traité de l'UE la mention sur le rôle du christianisme dans la création de l'identité européenne ou bien la récente décision de la Cour européenne des Droits de l'Homme sur l'interdiction d'exposer le signe de croix dans l'espace public. La lutte contre la croix n'est pas cependant uniquement une lutte contre un objet symbolique, mais contre celui qui est Crucifié et que Jean-Paul II a défini dans le titre de son exhortation « source d'espérance pour l'Europe ». Cette tentative pathologique de refouler de la mémoire

⁴ Jean-Paul II, Exhortation apostolique *Ecclesia in Europa*, 9.

⁵ J. Ratzinger, *Europa. I suoi fondamenti oggi e domani*, Milano 2004.

chrétienne le passé et de couper ses propres racines est – peut-être – l'équivalent de ce que les médecins appellent autoagression du système immunologique : ce système, irrité, perd la capacité de faire distinction entre soi-même et l'étranger et attaque quiconque.

Les remarques amères sur l'état de la civilisation européenne, il nous est parfois difficile de les accepter, car – comme le souligne Paul Ricoeur – nous ne tenons pas compte du fait que « la civilisation ne se développe pas ni ne tombe dans la stagnation au même moment à tous les égards. Elle se compose de nombreuses lignes de développement et nous pouvons examiner leur trajet dans un certain sens distinctement »⁶. Les appréciations radicales peuvent être donc justes, mais uniquement à certains égards. Elles se rapportent à ce que nous définissons plus souvent comme culture et non pas comme civilisation. Jean-Paul II se prononce à ce sujet sans équivoque : « En raison de leur forte connotation scientifique et technique, les modèles culturels de l'Occident apparaissent fascinants et séduisants, mais malheureusement ils révèlent, avec une évidence toujours plus grande, un appauvrissement progressif dans les domaines humaniste, spirituel et moral »⁷.

L'actuel litige entre l'Eglise catholique et – si l'on peut cela définir ainsi – la civilisation européenne, litige qui se manifeste aussi dans les débats au sein des institutions du Conseil de l'Europe et de l'Union européenne porte principalement sur ce que le pape Benoît a défini comme « valeurs qui ne sont pas négociables » : « le respect et la défense de la vie humaine, de sa conception à sa fin naturelle, la famille fondée sur le mariage entre homme et femme, la liberté d'éducation des enfants et la promotion du bien commun sous toutes ses formes »⁸. Ce ne sont pas des valeurs catholiques ou même spécifiquement chrétiennes mais les valeurs fondées sur la nature humaine. Malheureusement aujourd'hui en Europe, les catholiques constituent l'unique grande communauté organisée qui défend ces valeurs sans équivoque. Elles sont devenues donc le signe distinctif de l'identité catholique en Europe contemporaine *et une contribution spécifique de l'Eglise catholique dans le processus de l'intégration européenne*. Telle est la vérité même si – comme l'écrivait Renan- la vérité est triste.

⁶ P. Ricoeur, Histoire et vérité.

⁷ Jean-Paul II, Pour la Célébration de la Journée Mondiale de la Paix, 1^{er} janvier 2001, Dialogue entre les cultures pour une civilisation de l'amour et de la paix, 9.

⁸ Benoît XVI, Exhortation apostolique *Sacramentum Caritatis*, 83.

« La civilisation – écrivait Ricoeur – développe un certain sens du temps qui est à base d’accumulation et de progrès, tandis que la façon dont un peuple développe sa culture repose sur une loi de fidélité et de création : une culture meurt dès qu’elle n’est plus renouvelée, recrée ; il faut que se lève un écrivain, un penseur, un sage, un guide spirituel pour relancer la culture et la réexposer à nouveau dans une nouvelle aventure à risque total⁹. Du point de vue de l’avenir de la civilisation européenne, une extrême importance acquiert le fait que l’Eglise dans sa communauté et chaque chrétien à part sache remplir leur mission prophétique, mission de guide spirituel. Il serait facile à l’Eglise d’être l’une des nombreuses institutions du mainstream qui ne gênerait personne. Il lui serait facile d’être l’un des quatre cents prophètes applaudissant le roi. Mais le devoir de l’Eglise est d’être un vrai prophète qui parfois, pour protéger le peuple contre la défaite, doit comme Michée faire face seul contre quatre cents faux prophètes (1R 22, 1-38). C’est la vocation de tous les chrétiens et de chacun individuellement, surtout de ceux qui exercent une fonction politique. « Ne va pas t’imaginer – entendit Esther de Mardochée – que, parce que tu es dans le palais, seule d’entre les Juifs tu pourras être sauvée. Ce sera tout le contraire. Si tu t’obstines à te taire quand les choses en sont là, salut et délivrance viendront aux Juifs d’un autre lieu, et toi et la maison de ton père, vous périrez. Qui sait ? Peut-être est-ce en prévision d’une circonstance comme celle-ci que tu as accédé à la royauté ? » (Est 4, 13-14).

Je ne veux pas dire par cela que, pour les chrétiens en Europe, le temps définitif est venu. Car, dans l’histoire, les chrétiens faisaient très souvent sacrifices beaucoup plus importants pour avoir été fidèles à Christ que ceux que demandent les temps présents. En comparant par exemple Rocco Buttiglione à Thomas Morus, patron des hommes politiques, il faut ne pas oublier que – comme l’a remarqué avec esprit l’épouse de l’homme politique italien, à l’un, on arracha la tête du corps, à l’autre uniquement le derrière de son fauteuil. Toutefois, dans la situation où « beaucoup d’Européens donnent l’impression de vivre sans terreau spirituel et comme héritiers qui ont dilapidé le patrimoine qui leur a été légué par l’histoire » (EE 7), il importe d’avoir à coeur cette demande et besoin que se lève un écrivain, un penseur, un sage, un guide spirituel pour relancer la culture et la réexposer à nouveau dans une nouvelle aventure à risque total.

⁹ P. Ricoeur, Histoire et vérité.